

Pourquoi apprendre ? Les cinq leçons du cancre ¹

Olivier Maulini
Université de Genève
Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation
Laboratoire Innovation Formation Education (LIFE)

2019

L'instruction a beau être obligatoire : si l'élève ou l'élève n'apprend pas, le processus échoue, ce qui peut redistribuer – entre enseignants et enseignés – le devoir de se former. Tant que le rôle des maîtres et des maîtresses est de professer et de sélectionner, l'échec est d'abord celui des élèves mal notés. Mais moins cet échec est socialement accepté, plus il revient aux professionnels de le prévenir sous peine de se le voir attribuer : à eux alors de comprendre pourquoi on ne les comprend pas, d'apprendre ce qui motive ou dissuade un apprentissage, de s'interroger et de se former pour « provoquer dans la population scolaire envie, joie et satisfaction d'apprendre » comme l'affirme le Livre blanc du Syndicat des enseignants romands (2011, p. 16).

Car pour qu'un savoir se transmette *réellement*, il ne suffit pas de le vouloir, ni de le décréter, ni même de taper sur la table parce qu'une ignorance nous résisterait, d'autant plus d'ailleurs qu'elle est humiliée. Déjouer cette résistance, c'est moins la réduire par la force que la déconstruire par la pensée. Dans *Chagrin d'école* (2007, p. 274-275), Daniel Pennac a par exemple confronté son désarroi d'ancien cancre aux dispositions idéales d'un élève-modèle fantasmé. Pour ce parfait sujet, apprendre est certes une contrainte, mais une contrainte tout ce qu'il y a de « naturelle, nécessaire, raisonnable, normale, plaisante ». Un tel sage avant l'heure n'existe pas vraiment, mais son portrait nous suggère les cinq conditions à remplir pour s'en approcher :

1. Un sentiment de *naturel* : quel élève se demande l'intérêt ou le sens d'un apprentissage lorsqu'il se passionne pour la conquête spatiale, le calcul des orbites célestes ou la lecture de *La Vie de Galilée* ?
2. Un sentiment de *nécessité* : à quoi sert par ailleurs d'apprendre si tout nous est mâché, si nos enseignants, nos parents ou *Google* agissent et pensent pour nous, s'ils nous évitent les problèmes, s'ils préfèrent nous orienter que nous libérer ?
3. Un sentiment de *rationalité* : à quoi bon s'instruire si rien n'est à comprendre, si le monde est magique, si les dieux ont tout décidé, si nous préférons nos croyances à des savoirs moins sûrs parce que davantage discutés ?
4. Un sentiment de *normalité* : pourquoi étudier si le savoir est dénigré, si la règle est de réussir sans s'interroger, si la bêtise et les rapports de force font la loi dans le préau, à la télévision, voire entre Présidents sur les réseaux sociaux ?

¹ Article publié dans *Résonances* (mensuel de l'École valaisanne), 1, 6-7.

5. Un sentiment de plaisir et surtout de *sécurité* : comment penser si l'incertitude nous fait peur, si le doute nous angoisse, si les débats nous déstabilisent, si confronter des idées nous paraît une menace plus qu'un gage de confiance démocratisée ?

Les cinq conditions valent autant dans la classe qu'au dehors, tant l'école est plongée dans la société. Où que l'on soit, il n'est bon d'apprendre que si les profits dépassent les coûts estimés, que si l'apprenti fait un bilan positif de ce qu'il gagne et de ce qu'il perd en « investissant » – comme on dit – l'effort exigé. C'est le paradoxe de la clôture scolaire, de ses pupitres alignés et de ses leçons programmées en dehors de la vie ordinaire et de ses aléas formateurs : prétendre libérer l'enfance de ses élans spontanés, en la convainquant des vertus du détour par l'apprentissage systématisé. Pennac (*ibid.*) l'admet volontiers : c'est en « jugulant leurs appétits et leurs émotions » que les enfants-bolides pourront échapper à « la jungle des prédateurs » et à « l'esclavage de l'ignorance » qui peuvent mettre en pièces la civilité. Mais c'est aux adultes de les y inciter : donc de trouver de plus en plus naturel, nécessaire, raisonnable, normal et plaisant d'apprendre à assumer cette responsabilité ?

Références

Pennac, D. (2007). *Chagrin d'école*. Paris : Gallimard.

SER-Syndicat des enseignants romands (2011). *Pour un humanisme scolaire. Livre blanc*. Martigny : SER.

Encadré

« Tout lui apprendre, à commencer par la nécessité d'apprendre ! »

L'idée qu'on puisse enseigner sans difficulté tient à une représentation éthérée de l'élève. La sagesse pédagogique devrait nous représenter le cancre comme l'élève le plus normal qui soit : celui qui justifie pleinement la fonction du professeur puisque nous avons *tout* à lui apprendre, à commencer par la nécessité même d'apprendre ! Or, il n'en est rien. Depuis la nuit des temps scolaires l'élève considéré comme normal est l'élève qui oppose le moins de résistance à l'enseignement, celui qui ne douterait pas de notre savoir et ne mettrait pas notre compétence à l'épreuve, un élève acquis d'avance, doué d'une compréhension immédiate, qui nous épargnerait la recherche de voies d'accès à sa comprenette, un élève naturellement habité par la nécessité d'apprendre, qui cesserait d'être un gosse turbulent ou un adolescent à problème durant notre heure de cours, un élève convaincu dès le berceau qu'il faut juguler ses appétits et ses émotions par l'exercice de la raison si on ne veut pas vivre dans une jungle de prédateurs, un élève assuré que la vie intellectuelle est une source de plaisirs qu'on peut varier à l'infini, raffiner à l'extrême, quand la plupart de nos autres plaisirs sont voués à la monotonie de la répétition ou à l'usure du corps, bref un élève qui aurait compris que le savoir est la seule solution : solution à l'esclavage où nous maintiendrait l'ignorance et la consolation unique à notre ontologique solitude.

Tiré de *Chagrin d'école* de Daniel Pennac (2007, pp. 274-275)